



Ammannia Latroni/INRAP Grand-Est

6. CET HOMME TROUVÉ LORS DE TRAVAUX sur le site de Sierentz (Haut-Rhin) a été couché en décubitus latéral au-dessus des corps de trois enfants. Une hache en pierre polie et des fragments de céramique ont aussi été trouvés dans sa tombe.

privilegié d'un corps par rapport aux autres, que nous avons souligné, atteste sans aucun doute de la pratique de l'accompagnement.

L'accompagnement semble donc l'explication la plus susceptible de rendre compte de toutes les données relatives aux sépultures multiples des cultures du Chasséen, de Michelsberg, de Münchshöfen et de Munzingen. Les corps uniques en fosses peuvent y être interprétés comme des sépultures simples régulières. Les corps multiples en fosses le sont en tant que rite funéraire régulier pour le seul personnage qui se trouve en position fléchie latérale, tous les autres ayant été tués pour l'accompagner. On notera que dans toutes ces cultures, le mobilier funéraire est particulièrement pauvre : tout au plus un peu de céramique, un outil, mais pas d'arme, ni d'objets précieux (ou de parures précieuses), ni rien qui puisse s'interpréter comme signe de richesse. C'est comme si le principal bien que l'on pouvait emporter dans l'autre monde était ces hommes ou ces femmes qui suivaient le défunt dans la tombe.

De sa revue systématique des données ethnographiques et historiographiques sur la pratique de l'accompagnement, A. Testart a conclu que les morts d'accompagnement étaient toujours des dépendants. C'étaient :

- soit des épouses qui accompagnent leurs défunts maris, ainsi qu'il est connu en Inde sous le nom de sati ;
- soit des serviteurs royaux qui accompagnent leur roi, ainsi qu'il en fut massivement en Chine dans la haute Antiquité (période Shang et Zhou) et probablement dans les tombes dites « royales » d'Our en Mésopotamie (voir la figure 5) ;
- soit des sujets d'un royaume théocratique

comme celui des Natchez, population amérindienne de Louisiane où l'on se suicidait à la mort du roi-soleil assimilé à un dieu ;

- soit des compagnons de guerre qui avaient fait vœu de ne pas survivre à la mort de leur chef s'il venait à mourir au combat, selon une coutume rapportée par Tacite pour les anciens Germains ;
- soit encore des esclaves que l'on tuait pour suivre leur maître, coutume très documentée en ce qui concerne les Amérindiens de la côte Nord-Ouest ou l'Afrique noire en dehors des grands royaumes.

Concernant les cultures du Chasséen, Michelsberg, Münchshöfen et Munzingen, la seule coutume du sati est exclue puisque le défunt principal pour lequel on peut penser que les autres ont été tués se trouve au moins dans certains cas être une femme, (site des Moulins). Les sépultures dont nous avons parlé n'ont aucunement l'allure de tombes royales, elles n'ont pas de luxe évident et sont trop nombreuses. L'hypothèse des compagnons de guerre paraît exclue par la présence d'enfants, mais aussi par l'absence de coups visibles sur les squelettes, d'armes et, de manière générale, de toute référence belliqueuse. Reste, et c'est la seule possible, l'hypothèse de l'esclavage, un esclavage dont nous croyons trouver les traces visibles dans ces sépultures du Néolithique récent.

Peut-être cette conclusion surprendra-t-elle ceux qui associent trop l'esclavage à la traite négrière ou à l'esclavage antique à Rome ou en Grèce. Depuis une trentaine d'années, de nombreux travaux d'anthropologie culturelle sont venus souligner l'importance de l'esclavage dans les petites sociétés, sans roi et sans État, d'Amérique du Nord ou d'Afrique noire. De simples chefs de village ou des chefs de lignages détenaient quelques esclaves, anciens captifs de guerre pour la plupart, dépourvus de tout droit et travaillant au service de leurs maîtres. Comme ces esclaves étaient sans droit, on pouvait les tuer et un maître pouvait exiger qu'on les tue pour l'accompagner dans la mort. Le fait a été rapporté par de nombreux témoins oculaires, pour différentes régions du monde. C'est tout particulièrement le cas pour plusieurs ethnies de Côte d'Ivoire où, encore en 1895, un ou plusieurs esclaves étaient abattus et servaient de socle pour déposer le cadavre de leur maître. Cet ensemble était enfoui dans des tombes à puits qui rappellent assez celles des cultures du Néolithique européen. ■

DES ESCLAVES
que l'on tuait pour suivre
leur maître, coutume qui
était assez répandue.

HISTOIRE DES SCIENCES

Cendrillon et la querelle de l'argonaute

Naturaliste amateur éclairée, précurseur en aquariologie, Jeanne Villepreux-Power était une autodidacte passionnée. Ses travaux sur l'argonaute ont résolu une captivante controverse de la biologie marine du XIX^e siècle.

Josquin Debaz

Quand, en 1832, Jeanne Villepreux-Power, jeune Corrézienne installée en Sicile, se penche sur l'*Argonauta argo*, mollusque céphalopode d'une dizaine de centimètres vivant dans une coquille, elle se passionne déjà depuis plusieurs années pour la constitution d'un cabinet d'objets marins « durant les rares moments qu'une personne de son sexe et de sa condition peuvent consacrer à l'étude ». L'argonaute est alors peu connu et bien mal décrit. Plusieurs points centraux restent à élucider. Il faut, d'une part, déterminer la position qu'il occupe dans la coquille et, de ce fait, l'usage réel de deux de ses bras, munis d'une membrane à l'extrémité : sont-ils réellement, comme le décrivait Aristote, des voiles grâce auxquelles l'animal utiliserait la force du vent pour se déplacer en surface ? D'autre part, une preuve convaincante est attendue pour départager les partisans d'une coquille construite par le mollusque lui-même de ceux du parasitisme de l'habitable d'un autre animal. L'étude des mollusques – la malacologie – bat son plein, et la réponse à cette question permettrait de préciser la position de ces animaux dans la classification du vivant.

Non seulement Jeanne Villepreux-Power va observer que l'animal occupe toujours la même position dans sa coquille, mais elle va démontrer que ses bras servent à maintenir celle-ci et, surtout, à la construire, résolvant du même coup des siècles d'ambiguïté. En outre, elle constatera l'élasticité de la

coquille, son absence chez l'embryon, ainsi que l'évolution des proportions du céphalopode dans la coquille pour laisser place aux œufs lors de la ponte. Enfin, elle décrira l'usage d'un siphon rétropropulseur et mettra le doigt sur l'important dimorphisme sexuel de l'argonaute.

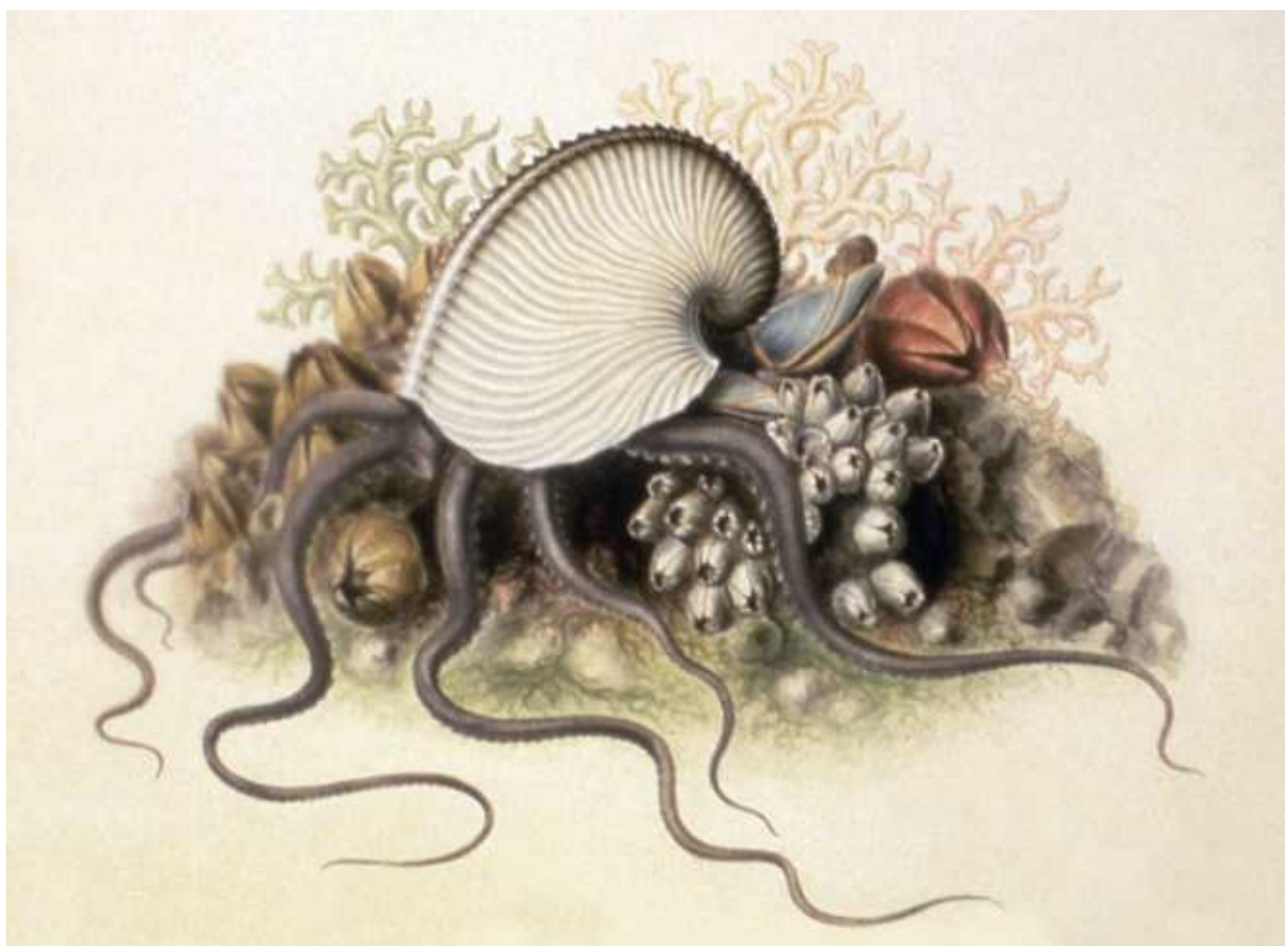
Inventrice d'aquariums

D'origine modeste, Jeanne Villepreux, née à Juillac en 1794, a grandi dans ce petit village du Limousin. Elle est montée à Paris à 18 ans, sans éducation et sachant à peine écrire. Engagée chez une modiste, elle a participé, en 1816, à la création de la robe de mariage des épousailles de Caroline des Deux-Siciles avec Charles Ferdinand d'Artois. L'événement fut très populaire et les broderies de Jeanne firent sensation. Ayant rencontré un négociant, James Power, d'origine irlandaise, mais né à la Dominique, elle l'a épousé en 1818 et s'est installée avec lui à Messine, en Sicile. Là a commencé une nouvelle vie, mondaine, mais aussi savante. Jeanne s'est instruite, a appris l'anglais et l'italien. Elle s'est aussi prise de passion pour l'histoire naturelle, entrant en relation avec les élites naturalistes et confectionnant un cabinet d'histoire naturelle au cours de ses explorations siciliennes.

Dans les années 1830, elle mène des expérimentations et des études sur les mœurs et la biologie de diverses espèces, dont l'argonaute. Pour les besoins de ses recherches,

elle met au point un système pour observer les animaux marins sur de longues périodes. Si déjà l'usage de vases d'eau de mer renouvelée est courant pour l'étude des organismes marins vivants, c'est elle qui, la première, systématise l'usage d'aquariums dans lesquels elle s'efforce de maintenir les conditions de vie nécessaires aux argonautes. Elle les appelle « cages » et les présente à l'Académie de Catane, qui les dénomme *Gabioline* à la Power. La naturaliste en développe trois variantes. Une première forme, en verre, est destinée à l'étude en cabinet ; une deuxième, disposant d'une armature extérieure, tour à tour immergée et émergée, sert à multiplier les observations dans la mer ; enfin, une troisième, en bois et de grande dimension, est munie d'ancres pour être fixée au fond, à une profondeur laissant sa partie supérieure émergée (voir la figure 3).

Inspirée par les travaux du biologiste italien Lazzaro Spallanzani et du naturaliste suisse Charles Bonnet, c'est par l'expérimentation qu'elle entend trancher entre la thèse d'une coquille sécrétée par l'argonaute et celle d'une coquille parasitée. Cette dernière hypothèse est en particulier défendue par Henri-Marie Ducrotoy de Blainville (1777-1850), professeur au Muséum d'histoire naturelle. Élève du naturaliste Georges Cuvier, le zoologiste vient de proposer une classification des mollusques quelque peu différente de celle de son maître, et s'intéresse aux argonautes pour la compléter. L'animal n'étant fixé d'aucune manière à sa coquille et n'ayant aucune partie de son



© Bibliothèque centrale M.H.N. Paris

corps de forme analogue ni de structure comparable à celle-ci, il appelle à la recherche de l'animal producteur de la coquille.

D'où vient la coquille de l'argonaute ?

Pour Jeanne Villepreux-Power, c'est le manque d'observations et d'expériences qui est à la source de cette confusion. Elle entend donc multiplier les premières et les secondes, et la baie de Messine est le lieu idéal pour ce faire, tant abonde l'animal. Elle obtient l'agrément des autorités pour ses expériences, examine plus d'un millier d'argonautes, construit des aquariums pour les observer et, même si « sur cent individus, à peine quinze survivent-ils à cette épreuve et à la captivité », leur reconstitue un régime alimentaire suffisant. Elle désespère quand l'orage détruit les « cages » et

que les argonautes s'échappent ou quand les essais répétés n'aboutissent pas, mais finit par obtenir l'environnement adéquat et les observations attendues, et met même au point un liquide de conservation idoine.

En septembre 1833, pour déterminer les capacités de sécrétion de la coquille par l'argonaute, elle casse « en divers endroits les coquilles de vingt-sept » d'entre eux. Les argonautes obturent alors les brèches et les colmatent avec des morceaux de coquilles laissés à leur disposition et les sécrétions de leurs bras membraneux. La naturaliste présente ses résultats à l'Académie de Catane en 1834 et, après avoir été invitée à confirmer ses observations, elle répète l'épreuve ; elle obtient le même succès et, du même coup, le soutien d'un professeur sicilien, Carmelo Maravigna [1758-1851].

En 1835, elle confie une copie manuscrite de son mémoire en italien à Sander

1. L'ARGONAUTA ARGO, sur une aquarelle de la main de Jeanne Villepreux-Power réalisée en 1839 d'après les spécimens qu'elle étudiait en Sicile.

L'AUTEUR



Josquin DEBAZ est historien des sciences et chercheur au sein du Groupe de sociologie pragmatique et réflexive, à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), à Paris.